

suite de COUPLES SEPARES

Ce matin du lundi 3 août 1914, Eugène n'a pas eu le courage d'aller embrasser ses enfants une dernière fois avant de partir. « Je t'ai quittée le coeur bien gros, écrira-t-il dans quelques jours à sa femme. Il est dur de quitter ceux qu'on aime : nous étions trop heureux. Dieu nous envoie l'épreuve. Sachons la supporter. Je compte que tu as su dominer ton chagrin. » Son frère Pierre l'accompagne. Celui-ci lui confiera un jour : « Tu es parti sans montrer ton chagrin pour ne pas inquiéter ta famille, mais je voyais bien que tu étais très triste de laisser tes siens. » Eugène part par le tram pour la gare de Viricelles où il prend le train pour Lyon Saint-Paul. A Lyon, Eugène et ses camarades du 4ème Bataillon Territorial de Chasseurs à pied, sont habillés, puis acheminés en train sur Briançon où ils arrivent le jeudi 6 à 10h du soir. A pied, ils rejoignent alors le petit village de La Salle, à 14 km, sur la route du Lautaret.

A Saint-Sym, le vendredi 7, Marie Grange s'impatiente déjà de ne pas avoir de nouvelles : « La poste fonctionne si mal : il n'y a qu'un courrier à 8 heures. La tristesse est toujours au pays comme tu peux bien le croire. Mercredi (=le jour du marché) a été un défilé de pauvres femmes en pleurs. » Elle lit aussi avec attention les journaux pour se tenir au courant de la situation générale. « Je reçois à l'instant une feuille de journal qui annonce une grande victoire belge aux environs de Liège. »

IL Y A FOULE A LA MESSE

Victoire, le mot est bien fort. En fait, les armées belges résistent pour empêcher les allemands de conquérir la ville. Marie se rassure comme elle peut, mais elle puise son réconfort dans la prière : « Dieu aura sûrement pitié de nous. Si tu savais comme on le prie avec ferveur. La chapelle de l'hôpital ne désemplit pas de tout le jour... Le soir aux prières, il y a foule, de même que le matin à la messe. Oui, Dieu nous exaucera, il écoutera la prière de la Vierge Marie protectrice de la France et vers qui monte en ces jours tant d'Ave Maria ! »

Vers le 13 août, Marie a reçu une première lettre qui la rassure sur la destination d'Eugène, mais lui, comme ses camarades, n'a toujours pas de nouvelles. « Comme le temps me dure... Il y a à peine 15 jours que je t'ai quittée et il me semble qu'il y a des mois et on ne peut prévoir ce que cet état de chose durera... Je me porte très bien et je

prends encore bien mon sort en patience : bien obligé.

A St Symphorien, que devenez-vous ? ça ne doit pas être bien gai : je pense néanmoins que tu es bien courageuse et résignée à ton sort. Et mon petit Jean et ma Marie Thérèse sont-ils bien portants ? demandent-ils où est leur papa ? ... Embrasse-les donc bien pour moi ».

Marie, ce dimanche soir 16 août, épanche son cœur dans une lettre pleine de tendresse.

« Comme il n'y a maintenant plus qu'un sujet de conversation, nous parlons bien souvent des absents, de nos chers absents ; dire qu'il n'y a que quinze jours encore que tu es parti, il me semble bien plutôt qu'il y a trois mois. Que la maison est grande maintenant !...

Et pourtant ne faut-il pas être courageuse et pleins de confiance ? Si. Car si tu voyais ce renouveau de foi et de prières, c'est vraiment touchant... Si tu avais vu hier, fête de l'Assomption, les offices du matin et ceux du soir, la procession entre autres, où tout le monde récitait à haute voix le chapelet... Vrai on ne peut pas désespérer.

DES HOMMES, IL EN PART TOUJOURS

Hier soir nous sommes allés souhaiter la fête à la grand mère comme d'habitude mais ce n'était plus notre fête de famille si gaie, car bien souvent les yeux se mouillaient au souvenir de ceux qui ne pouvaient joindre leurs vœux à ceux de toute la famille.

A St Symphorien, le pays est calme, plutôt triste même et des hommes il en part toujours, il y en a de moins en moins, quelques vieux et des tout jeunes. Tu me demandes de te donner des nouvelles de la guerre, je ne sais si je dois, car paraît-il, on ne doit pas en parler sous peine de voir confisquer les correspondances. Qu'il te suffise de savoir en attendant que les quelques escarmouches ou batailles qui ont eu lieu jusqu'à présent ont été toutes à l'honneur de notre armée ou de celles des alliés. Oui ! jusqu'ici nous sommes victorieux et nos braves petits sont entrés en Alsace où ils sont reçus parfois avec un touchant enthousiasme. Je pense que vous saurez la suite par le journal. »

Marie attend impatiemment des lettres d'Eugène. Ainsi le jeudi 20 août, elle écrit : « Ta lettre d'hier m'a fait pleurer !...Oui Dieu aura pitié de nous ! Si tu savais comme on le prie ! Je n'ai que ma Pépé pour le moment, mais matin et soir je lui fais joindre ses petites mains et je pense que la petite prière, on ne peut plus

innocente, qu'elle adresse au ciel pour son papa, tous les tontons et pour la France, trouvera grâce devant le coeur de Jésus qui aime tous les petits ! » Elle apprend qu'Eugène a quitté Villeneuve et La Salle pour La Vachette, sur la route du col de Montgenèvre. Eugène ne recevra sa première lettre que le mardi 18. « Je ne te dis pas avec quel plaisir... J'ai resté longtemps sans rien recevoir et je trouvais le temps bien long. J'avais trop peur que tu sois malade et que tu te fasses trop de chagrin... » Quelques jours plus tard, il ajoutera : « Tu me dis que tu attends avec impatience mes lettres. Je puis bien t'en dire autant car je relis au moins vingt fois par jour tes chères missives.

J'AI OUBLIE TA FETE

Ma chère petite Marie, je songe que j'ai oublié de te souhaiter ta fête. Tu voudras bien m'en excuser. Dans ce métier militaire, on ne sait pas comme l'on vit... Que la Ste Vierge ta glorieuse patronne te protège et te conserve à mon affection. Qu'elle protège la France qui est malgré tout la fille aînée de l'Eglise : qu'elle me protège aussi afin que je te revienne en bonne santé et il y aura encore du bonheur pour nous. Chère Marie malgré la distance, je t'embrasse de tout coeur. Tu sais bien que tu es tout pour moi. Les dix années que nous avons passées ensemble t'en sont une preuve et une garantie que je te reviendrai plus aimant que jamais pour te dédommager de toutes les tristesses de l'heure présente.

Chère petite femme, soit bien courageuse. Ne te laisse pas dominer par le chagrin. Distrais-toi, soulage dans la mesure de tes moyens les vraies infortunes, relève le courage des moins courageux et tu y trouveras de la consolation. Certes l'épreuve est dure, mais soyons à hauteur de cette épreuve. Que durera-t-elle ? Nul ne peut le prévoir. Mais quelle qu'en soit la durée, sache que je te reviendrai le même, bien aimant et le coeur tout à toi, car tu as toutes mes pensées. »

Voilà du réconfort pour Marie : « Je te remercie mille fois, mon cher Eugène, de tes bons souhaits de fête. Hélas, si gaie d'habitude, elle a été bien triste cette année et je crois qu'à cette occasion j'ai ressenti plus vivement encore l'âpreté de la séparation. Oh ! notre douce intimité, notre amour toujours si grand et si fort, nos caresses, que cela est loin maintenant ! ... Il ne faut pas que je m'approfondisse sur ces choses-là car je sais ensuite plus que pleurer ! »

suite page 3